

SUPPLEMENT GRATUIT : AUX SOURCES DU ROCK

BIEST

275

DE LA SOUL : LE RAP NEW AGE

**TWIN PEAKS RACONTE
PAR DAVID LYNCH**

AU LIT AVEC MADONNA

LES WAMPAS EN TOURNEE - MASSIVE



**EXCLUSIF:
L'AMERIQUE
DES PIXIES**



BEST OF EXPRESS

La fonction sociale d'un « Best of » est diverse et variée. Comme toujours, c'est l'actualité qui nous permet de réaliser un tour d'horizon de ses différents aspects. Il y a en premier lieu le côté opportuniste que le « Retro » de **Lou Reed** (BMG) symbolise fort bien. Il s'agit en fait de la réédition d'une compilation qui était passée inaperçue. Mais depuis « New York » a été certifié disque d'or et surtout notre homme n'a aucun projet immédiat. L'occasion était donc trop belle, même si au demeurant le contenu est à la hauteur. Fermons donc les yeux sur le côté strictement mercantile pour apprécier l'aspect artistique.

Celui du « Best of » de **Debbie Harry** (Chrysalis-BMG) est soumis au système de la douche écossaise qui met en exergue l'aspect « bouche-trou » du projet. Et si d'un côté on se plaît à réécouter avec plaisir les tubes de la période Blondie, on ne peut que se gausser dès que l'on aborde la partie Debbie Harry. Car les deux se mélangent sans vergogne ce qui ne fait que rehausser les qualités des uns par rapport à la médiocrité des autres.

En ce qui concerne **The Alarm**, nous touchons là au côté réhabilitation. « Standards » (IRS-EMI) arrive à point nommé pour enterrer une fois pour toute la querelle née d'une quelconque ressemblance avec U2. C'est vrai que Mike Peters ressemble à Bono mais l'approche du quatuor gallois n'est pas aussi mystique que celle des Irlandais. Il y a même un côté ludique pas vraiment désagréable. Alarm c'est simple, carré et surtout cela ne se prend pas la tête. Le riff est là, implacable, efficace et il n'y a qu'à se laisser aller à l'écouter. Les tubes sont aussi de la partie (« Sixty-Eight Guns »). Et si vous tenez absolument à voir en eux des leaders d'opinion, des défricheurs de pensées éternelles, « Spirit of 76 » pourra parfaitement vous satisfaire.

Terminons en beauté par le « Best of » des **Waterboys** (Chrysalis-BMG) qui ont choisi l'optique historique. Tout commence évidemment par « A Girl Called Johnny » puis au fil du temps on navigue dans le temps : les instruments perdent quelque peu de leur volume sonore, l'électricité disparaît pour laisser le champ libre aux violons, mandolines et autres guitares acoustiques de « Fisherman's Blues » et « Room To Roam ». On mesure ainsi encore mieux tout le génie de Mike Scott qui a su avancer dans le temps sans renier un seul instant son passé tout en sachant prendre les risques qu'il fallait. Son talent c'est de mettre continuellement en friche des orientations toutes faites pour aller chercher l'originalité. Toujours en avance d'une longueur, cet homme est un pionnier et c'est pour cela que son œuvre restera.

André BRODZKI

sur des textes ésotériques qui savaient parfois nous transporter au delà du réel. Opposition se saborde avant la gloire des charts. Marcus et Mark sortent un LP sucré sous le pseudo de So et font un véritable tabac aux USA. Et aujourd'hui enfin Opposition renaît de ses cendres non pour s'auto-dupliquer mais pour que l'histoire continue comme si elle ne s'était jamais interrompue. « Blue Alice Blue » a toutes les couleurs d'Opposition et elles sont flamboyantes, mais ce nouvel album reflète une maturité neuve. Si le son n'a rien perdu de sa troublante limpidité, les années d'expérience l'ont façonné pour qu'il triomphe enfin. Plus pop, plus sucré peut-être, parfois aux confins du romantisme Prefab Sprout, parfois génie sensuel comme Gabriel, Opposition est un parfait mélange de spleen aérien et d'ivresse abyssale, et c'est vertigineux.

Gérard BAR-DAVID

LES PASADENAS

(New Rose/New Rose)

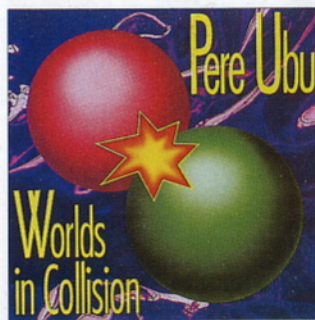
Les Pasadena — les parigots faut-il s'empressez de préciser — sont sans perspective glorieuse ni avenir radieux mais non sans raison. Les Pasadena, un « super-groupe » à sa façon (un Wampas, un Rouquin, un Coronados et un... Pasadena !), se sont trompés d'époque, d'endroit, de musique donc. Leur Rock & Roll est à la croisée des instrumentaux Surfs (« Salut Martin », « Nikoviva », « Nazz Theme 1 & 3 ») et des teenage Rock & Rollers laissez-sans-compte circa 55-63. Ceux qui n'avaient ni la gueule ni la voix du King, et qui furent sans arme face à la British Invasion. Des groupes désespérés, donc libres et bien souvent déjantés (pour plus de précisions, précipitez-vous sur les séries de compilations « Sin Alley », « Desperate Rock & Roll », « Strummin' Mental »). Les Pasadena retrouvent l'âme (Fender Mustang, Sax omniprésent, voix en retrait, etc.) de ce Rock & Roll à fleur de peau, sautillant (« Hold On », « Vice Versa ») et des romances pas-si-innocentes-que-ça (« Sorry For The Way I've Treated You »). Un groupe d'entêtés, loin de tout académisme idiot, juste là pour le plaisir (le leur et le notre). Si ça ne bouleverse rien, ça fait du bien quand même.

David DUFRESNE

DR PHIBES AND THE HOUSE OF WAX EQUATION

« Whirlpool » (Virgin)

Les Dr Phibes ont déjà fait couler beaucoup d'encre ici et là. Le calmar est donc de rigueur : Capitaine Nemo de son Nautilus rapsodique, Howard a choisi de plonger dans les arcanes troubles d'un Pompéi englouti. Dans la salle des machines, Lee et Keith tissent inlassablement leurs rythmes hypnotiques. Narcose des grands fonds... Soudain, les gymnotes électriques zèbrent les abysses. Déluge de volts et de larsens. Puis le calme, à nouveau... Ainsi se succèdent les plages - peuvent parler de chansons? - des Freak



Brothers de Crewe. Sur ce très attendu premier album, les titres extraits du maxi Sugarblast - « Eye Am The Sky », « Sugarblast » - constituent autant de temps forts. Nonobstant l'analogie formelle, force est de constater le peu de pertinence des références trop directement hendrixiennes hâtivement collées sur le power trio. Si références il y a, elles seraient plus évidentes à rechercher du côté du Floyd, toutes périodes confondues, ou de Can, c'est à dire des 70's « sérieuses », pour le meilleur et pour le pire... Pourtant, c'est un autre trio qu'évoque indubitablement les vapeurs méphitiques exhalées par le bon docteur : le Cure flangérisé de « Seventeen Seconds » et de « Faith », le minimalisme neurasthénique en moins, les hachures d'énergie en plus. Le bon Bob ne clama-t-il pas en son temps un certain amour du Voodoo Child?...
Ian HOLCHAKER

LAST CRACK

« Burning Time » (Roadrunner)

Bien que confidentielle, la distribution de « Sinister Funkhouse # 17 », le premier chapitre, avait suffi à nantir Last Crack d'un noyau invétéré d'admirateurs. « Burning Time » sera le détonateur. Quête désespérée des vérités fondamentales et malaise existentiel forment la trame littéraire de cette récidive à laquelle on attribuera, dans quelques mois, des vertus uniques. Et pour cause, Buddo, l'énigmatique leader est un des derniers à considérer ses albums comme des exutoires spirituels, des rancards au confessionnal où vitriol aidant, il s'immerse dans les méandres de son psychisme. Entreprises périlleuses dont on sort amoindrit, mis à nu... mais qu'importe, elles lui sont vitales. Autre passerelle d'accès vers l'univers de Last Crack : la musique. Bien qu'indissociable des paroles, elle n'est guère plus simple. Car, perdus dans le Wisconsin, les musiciens ont grandit sans les carcans qui façonnent et régissent la destinée de beaucoup. Un parcours d'autodidactes qui en dit long sur l'authenticité. Même s'ils refusent l'obédience Jane's Addiction, à raison car l'élève va donner à la connaissance du maître une ampleur inattendue, ils s'inspirent du même rituel sonore et d'ambiances torturées semblables. Une intensité climatique tellement palpable qu'elle en devient impudique Dévidoir cérébral du rock multi-facettes matiné de sonorités Hard ? Pratique inorthodoxe ou figure de style ? Magistral un point c'est tout.

Dominique MESMIN

PERE UBU

« Worlds In Collision » (Phonogram)

Au moment où Richard Hell sort un nouveau simple avec les Voidoids, où Television menace sérieusement de se reformer, Pere Ubu débarque avec un nouveau disque. La vague américaine de 1976 semble ne pas avoir dit son dernier mot, elle qui a pourtant depuis longtemps commencé à compter ses morts et ses disparus. Pere Ubu en sait quelque chose, souvenons-nous de Peter Laughner, guitariste des débuts, auteur de « Life Stinks » sur le premier album et mort peu de temps après. Découvrir un nouvel album de Pere Ubu aujourd'hui a quelque chose d'incongru, on se souvient encore de la bande de fous furieux qui reprenaient « Pushin' Too Hard » et citaient à qui voulait les entendre, Soupault ou Jerry, on a maintenant à faire à un groupe évidemment moins dévastateur faisant preuve d'une assurance, d'une cohésion et de suffisamment d'imagination pour donner à chaque titre une identité propre sans que l'ensemble ne donne une impression d'incohérence, alors que l'on passe d'une chanson pop à une drève presque beefheartienne, d'une bluette volontairement stupide à un morceau hanté, de la lumière à l'obscurité. Mais si la forme est dorénavant plus classique, elle n'arrive pas à cacher totalement une folie encore bien proche.

Jacques VINCENT